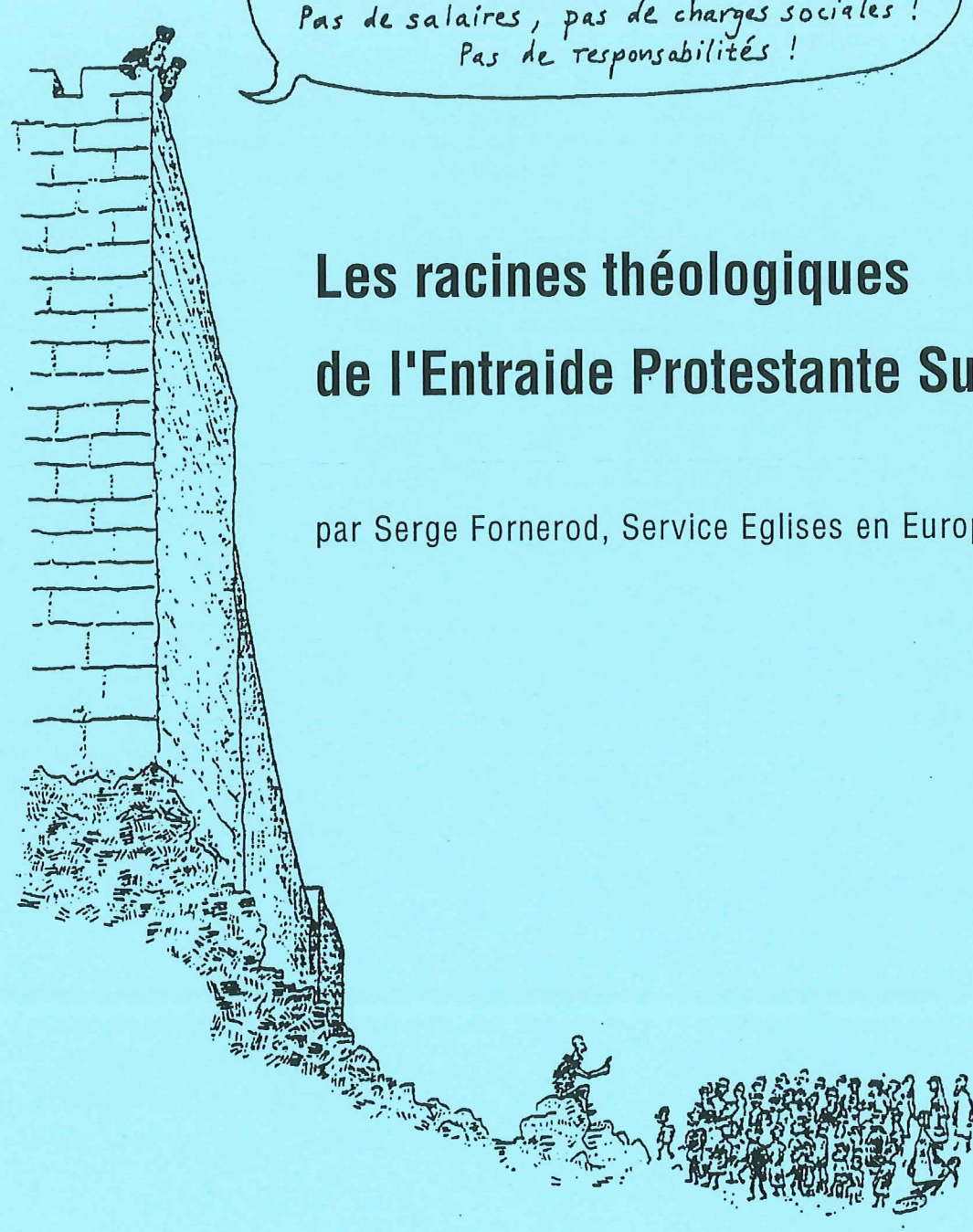




Tu comprends : pour lui, c'est facile !
Pas d'infrastructure, pas de budget !
Pas de salaires, pas de charges sociales !
Pas de responsabilités !

Les racines théologiques de l'Entraide Protestante Suisse

par Serge Fornerod, Service Eglises en Europe, EPER

Les racines théologiques de l'EPER

Avant-Propos

Quelles sont les sources théologiques qui ont accompagné les 50 ans d'existence de l'Entraide protestante suisse (EPER)? Telle a été la question que s'est posée mon collègue Serge Fornerod en relisant des textes, de la correspondance et des rapports annuels de l'EPER de 1946 jusqu'à nos jours.

En effet, il n'est pas évident pour une oeuvre sollicitée pour des interventions rapides et d'aide d'urgence - parallèlement à ses relations de partenariat à long terme - de se prendre du temps pour la réflexion et l'analyse de ses actions.

Le résultat de sa recherche est révélateur: derrière les multiples activités de l'EPER dans une quantité de domaines se trouvent des motivations enracinées dans des expériences traumatisantes comme la Seconde Guerre Mondiale, la polarisation Est-Ouest pendant l'époque de la guerre froide, la violation des Droits humains et le fossé chaque fois plus grand entre les nantis et les pauvres sur cette terre.

Ces motivations trouvent leurs racines dans une référence, souvent implicite, à l'Evangile et à l'oeuvre du Christ crucifié et ressuscité, et à la théologie protestante de la première moitié du 20ème siècle.

Derrière tant de projets et programmes de l'EPER et derrière l'engagement de tant de collaboratrices et collaborateurs tout au long de son histoire se trouve donc une conviction profonde de ne pas accepter l'injustice ni la souffrance gratuite et - pour utiliser une expression biblique - de poser des signes concrets qui anticipent la venue du Royaume de Dieu sur cette terre.

En l'année de son 50ème anniversaire, pleine de manifestations festives et d'activités enrichissantes, l'étude de Serge Fornerod permettra aux lecteurs et lectrices de découvrir un aspect un peu caché du travail de l'EPER. Elle fournira également aux collaboratrices et collaborateurs une source intéressante de références théologiques qui peuvent poser la base pour le prochain demi-siècle de l'existence de l'EPER.

Rudolf Renfer
Secrétaire romand de l'EPER

Les racines théologiques de l'EPER¹

Préambule :

Le chemin qui a abouti à la rédaction de ce texte est significatif à la fois de la spiritualité de l'EPER et du thème même de cet exposé.

En effet, il n'existe pas à l'EPER de texte fondateur qu'on pourrait ressortir et analyser 50 ans après. Jusqu'à tout récemment, on ne ressentait pas le besoin d'en avoir un. Manifestement les collaborateurs et directeurs de l'EPER étaient assez au clair personnellement sur leurs racines spirituelles et leurs motivations pour ne pas avoir besoin de se référer à un texte. Cette génération de personnes disparaît peu à peu, des besoins de redéfinir son identité spirituelle apparaissent. Il n'est plus évident de justifier ou de fonder spirituellement un tel engagement. Les consensus plus ou moins mous de "tiers-mondisme, pacifisme et écologisme" semblent perdre du terrain. Le rapprochement des trois oeuvres dans Terre Nouvelle crée ou renforce ce besoin de clarifier les identités spirituelles de chacune, peut-être avec le secret espoir de constater que ce sont les mêmes.

A cause de cela, ma préparation et mon texte sont devenus beaucoup plus longs que prévu. Cela est dû non seulement au fait que la recherche de ces sources n'était pas très évidente, mais aussi au fait que, au fur et à mesure que le temps passait, tous ceux à qui je m'adressais dans ma perplexité, espérant d'eux le tuyau décisif, me disaient, en général : "Je ne sais pas, mais ça m'intéressera beaucoup de lire ce que tu vas faire !" Manifestement, il y a une attente et un besoin d'inventaire et de clarification de nos racines.

Ceci dit, cette absence de textes fondateurs est tout à fait compréhensible et n'a rien de surprenant. Il est en effet rare dans l'histoire de la théologie de voir la réflexion théologique précéder l'action. Elle vient dans le meilleur des cas en même temps, mais la plupart du temps après coup, pour expliquer et mettre en perspective l'oeuvre effectuée, voire pour la justifier et la défendre contre des attaques reçues.

L'absence de texte fondateur provient simplement des circonstances de la naissance de l'EPER. Désireuse d'apporter de l'aide aux victimes de la guerre, l'Assemblée des délégués de la FEPS décida lors de sa session du 12-13 juin 1944 de réunir deux millions de francs dans les Eglises cantonales pour ce but. Afin de gérer au mieux l'utilisation de ces fonds, elle institua une commission pour ce faire. La tâche se révélant immense, la FEPS décida un an plus tard de nommer un secrétaire à temps complet pour effectuer ce travail, dès le 1.10.45.

¹ Version légèrement retravaillée d'un exposé tenu lors d'une semaine de formation des animateurs Terre Nouvelle romands à Longirod(VD), le 14.10.1996.

Il n'y avait aucune raison d'écrire un quelconque texte. Nous étions en pleine guerre et il était évident pour tous que les Eglises suisses devaient apporter une aide d'urgence aux victimes du conflit qui avait épargné notre pays. Il n'y avait pas de grande vision à développer, simplement un geste de solidarité à organiser. Cela ne devait pas durer plus de 2-3 ans.

PLAN

1. Délimitation du sujet, des sources et des compétences.	p.3
2. Introduction.	p.3
3. Nos présupposés communs: les années 80-90.	p.5
4. Les racines spécifiques de l'EPER : l'héritage des années 30-40.	p.6
4.1. Les divers niveaux de l'héritage	
4.11. Biographique, personnel	
4.12. Biblique	p.7
4.13. Théologique, ecclésiologique, politique	p.8
4.2. Les réfugiés	p.13
4.3. Le développement	p.13
4.4. Sécularisation et libération	p.14
4.41. Sécularisation	
4.42. Libération	p.16
4.5. Organisation interne	p.17
5. Conclusions	p.18
5.1. Après Auschwitz	p.18
5.2. Ecclésiologie	p.19
5.3. Ethique	p.20
5.4. Eschatologie	p.22
Thèses récapitulatives	p.24

1. Délimitation du sujet, des sources et des compétences

J'ai concentré mon attention sur les documents anciens qu'on peut trouver à l'EPER et ne me suis pas arrêté longuement sur des textes plus récents, c'est-à-dire des années 80, les supposant connus ou en tout cas aisément accessibles à tous.

Les sources à ma disposition ont été essentiellement les rapports annuels de l'EPER, les bilans tirés après 10, 20, 30 et 40 ans, ainsi que les journaux et communications publiés par l'EPER. Enfin, des entretiens et des souvenirs personnels de rencontres avec les anciens de l'EPER m'ont aidé à esquisser à grands traits les fondements de la réflexion théologique de l'EPER.

J'ai cherché à faire ressortir ce qui était entre les lignes des textes trouvés - parce qu'ils ne parlaient que très rarement de théologie. J'ai voulu déduire les a priori théologiques des décideurs, tenter de reconstruire leur pensée en amont de leurs choix - en essayant de vérifier mes découvertes au fil des années et de l'évolution de l'EPER.

Je crois pouvoir dire que ces pensées ne sont pas fondamentalement originales ou inconnues de chacun de nous dans le "milieu Terre Nouvelle". Mais elles sont souvent bien profilées.

Si une évolution de la pensée se fait bien sûr sentir, je n'ai pas noté par contre de rupture ou de bifurcation nette, mais, tout au plus, un affaiblissement de l'argumentation théologique au fil des années 80. Cela correspond avec la disparition d'un "avant-propos" très élaboré du secrétaire central ou romand aux rapports annuels - disparition liée elle-même au fait que, depuis le milieu des années quatre-vingt, le secrétaire central n'est plus un théologien de formation. Mais je crois que cela correspond aussi à l'affaiblissement de l'enracinement théologique du mouvement Terre Nouvelle dans nos Eglises.

Bien évidemment, je n'ai pas pu consulter tous les textes utiles, ni même tout lire avec la même attention. Je ne suis en outre ni historien ni porte-parole de l'EPER. Je vous présente une synthèse personnelle, où mes propres choix théologiques interviennent. Je crois néanmoins que cette présentation ne trahit pas les motivations de ceux et celles qui ont fait, animé et développé l'EPER depuis 50 ans.

2. Introduction

Un des grands plaisirs de ma recherche a été de découvrir les racines de l'EPER sur le plan de l'histoire des Eglises suisses, romandes en particulier. L'EPER n'est pas un organisme zurichois, comme certains semblent le penser parfois, mais une oeuvre suisse, qui plonge aussi ses racines dans le terreau des Eglises et des pasteurs romands. Ainsi, qui se souvient de M. Sauter à Genève ou du pasteur Narbel à Corseaux qui furent les premiers Romands à organiser le travail en Suisse romande. Le premier secrétaire romand, en 1948, le pasteur Charles Freundler, aumônier de l'Hôpital cantonal de Lausanne, utilisait pour le travail de l'EPER son grand appartement situé à un jet de pierres de l'actuel secrétariat romand. Il y stockait les vivres et habits qui étaient acheminés ensuite en France ou en Hollande. Pendant longtemps un dépôt fonctionna à Morges.

Amusantes à lire aussi les remarques sur les relations avec les diverses Eglises romandes, les autres oeuvres ou avec la FEPS. Je ne résiste pas au plaisir de vous en lire quelques unes, à titre de clins d'oeil amusés et complices. Parfois, j'ai dû relire deux fois les textes pour me convaincre qu'il s'agissait d'archives et non pas d'actualités.

A tout seigneur tout honneur : l'Eglise vaudoise. Pour l'année 1947, on note chez elle un formidable engouement pour aider les Vaudois... du Piémont, une aide qui semble avoir été très directe et assez unilatérale, le rapporteur précisant : "Nous avons le devoir de rappeler que dans la mesure du possible, personne ne doit être trop avantagé et personne non plus tout à fait oublié".

L'Eglise genevoise a aussi droit à plusieurs mentions, par ex. en 1947 où l'on regrette "l'impossibilité d'obtenir des indications exactes au sujet des frais occasionnés par les diverses actions mentionnées dans le rapport". Dans un autre rapport, il est question de "l'Aide aux enfants protestants" organisée à Genève et dont l'irrégularité met le projet en péril. Heureusement, conclut le rapport, l'intégration de toutes ces aides dans le programme des parrainages de l'EPER va résoudre ces difficultés.

L'Eglise neuchâteloise est souvent mentionnée, par ex. pour son action dans le Jura français et le pays de Montbéliard sitôt après la guerre. Elle fait aussi partie de ces Eglises qui, en 1956, malgré le refus de la FEPS d'élargir le mandat de l'EPER, lui demandent d'intervenir en Inde et lui donnent les moyens de le faire.

Cet élargissement du mandat, qui a permis à l'EPER de se lancer dans le développement, a lieu en 1961, suite entre autres à la demande des ... Missions (de Bâle en particulier), qui ne pouvaient répondre aux demandes des partenaires indiens. La collaboration et la concertation avec la Mission démarre. Notons au passage cette petite phrase: "les "forces nouvelles", telles que l'EPER, auront à écouter les gens de la Mission. Mais les missionnaires à leur tour doivent être à l'écoute et soumettre leur manière de faire à l'examen constant des exigences de notre temps".

Enfin, l'EPER elle-même n'est pas épargnée dans ses propres rapports, par ex. avec le serpent de mer des relations entre alémaniques et romands. Ou encore en 1953, au moment du premier élargissement du mandat vers les réfugiés, lorsque l'Assemblée de la FEPS, peu convaincue, précise: "L'EPER ne doit pas s'occuper d'autres mandats en Suisse"!

L'actualité nous rejoint aussi lorsqu'on lit par ex. : "Dans une époque où la détresse est si générale, il n'est pas raisonnable qu'une communauté réserve son aide à une paroisse particulière, simplement parce qu'elle a reçu une demande de secours, ou parce que le nom du pasteur de cette communauté est, par hasard, connu". (1947). Ou encore : "En Yougoslavie, un salaire de pasteur est entre 50.- et 150.- francs par mois". (1955)

Je m'arrête là pour ces amuse-bouches. Je les ai signalés parce que ces relations avec les Eglises font aussi partie, je crois, telles qu'elles sont, des sources spirituelles de l'EPER, et que ces racines ont été puisées dans les Eglises romandes et leurs fidèles.

Mais passons au vif du sujet:

Quelles ont été les racines théologiques de notre travail ?

3. Nos présupposés communs: les années 1980-90.

Commençons par ce qui existe de plus récent, le texte "*Le mandat et la vocation de l'Eglise*", base théologique du DM/EPER/KEM/PPP, de mai 1991. Je ne m'attarderai pas sur ce texte, largement connu. En outre cette base me paraît finalement assez mince. Ce texte ressemble beaucoup plus à une description des champs d'activité de chaque oeuvre, et le fondement tient en fait sur une seule page. C'est dire que celui-ci est plutôt présupposé et sommairement résumé. J'ajouterai que cela me paraît être de tous les textes lus le moins proche de l'EPER, probablement parce qu'il reste flou et très global. Il est écrit en outre dans une perspective d'histoire du salut, de la Création à l'Apocalypse, qui est une perspective assez étrangère à l'EPER, toujours en train de réfléchir l'actualité. Ainsi la thèse de départ : "Le mandat de l'Eglise est de rendre témoignage au projet de Dieu pour l'ensemble de sa Création" est développée dans un déroulement trinitaire de l'histoire du salut de la planète, mais un déroulement finalement assez lisse, linéaire, sans apparente rupture ou bifurcation, vu vraiment avec beaucoup de recul. Le titre lui-même indique déjà qu'il n'y a pas là grand-chose à se mettre sous la dent si l'on cherche les sources, puisqu'il est orienté sur le mandat de l'Eglise - et non pas ce qui le légitime ou l'enracine.

Ce texte est intéressant en ce qu'il reflète bien certains thèmes chers au tournant de la décennie, certains mots-clés à grand succès de ces années-là : "réconciliation", "Jésus le Galiléen", "le fils de Marie la juive", "l'alliance", "l'interpersonnel et le global". Le texte se comprend bien dans le contexte des années 80 : c'est le moment du processus conciliaire Justice, Paix, Sauvegarde de la Création, qui a débouché sur le rassemblement de Bâle et l'assemblée de Séoul, ce sont les Assemblées du COE de Vancouver et Canberra, avec l'ouverture aux théologies asiatiques. Politiquement, ce sont les années du dernier affrontement de la guerre froide avec les missiles nucléaires, c'est la montée de l'écologisme et de l'extrême droite, le sandinisme au Nicaragua, et, bien sûr, l'euphorie de la chute du Mur de Berlin et du régime d'apartheid en Afrique du Sud avec l'espoir que la réconciliation allait maintenant s'imposer partout. Tout cela a pris quand même un bon coup de vieux en 6 ans. Spirituellement, cette époque voit par ex. la montée de la pensée Nouvel Age. Ce foisonnement et cette soudaine accélération de l'histoire explique aussi pourquoi nous sommes aujourd'hui à nouveau sensibles aux questions identitaires et que cet exposé ait été demandé.

Au-delà de ce texte, comment l'EPER en est-elle venue à développer et diffuser une spiritualité, quel a été le chemin théologique qui l'a amenée jusque là ?

Notons par exemple la mention dans les rapports annuels de noms comme Dom Helder Camara, Mgr Romero et la théologie latino-américaine de la libération par ex.. L'EPER fonctionne comme importateur de ces pensées, comme représentant de ses partenaires et de leurs réflexions. On voit l'EPER profiler ses partenaires dans 4 domaines :

- la nécessité d'un développement juste et durable, le soutien à ces hommes et femmes qui dans l'Eglise et hors d'elle luttent dans ce sens, qui luttent donc aussi parfois contre les hiérarchies d'Eglise ou les multinationales.
- une *ouverture oecuménique* très large, dans le cadre du COE. Donc pas en direction des évangéliques, ni beaucoup non plus vers Rome, mais bien dans celui d'une association de tous les chrétiens de bonne volonté pour un monde meilleur.
- une attention et un soutien critique mais fidèle aux témoignages des Eglises d'Europe
- un élargissement progressif de l'aide aux réfugiés en Suisse à la question des migrations et du droit d'asile en général.

Tous ces engagements ont une racine et un fondement théologique et ecclésiologique communs, qui est celui de l'héritage de la pensée et de l'action de l'Eglise Confessante pendant le nazisme. Cette veine théologique explique également le caractère souvent prophétique des décisions de l'EPER. "Prophétique" dans le double sens d'un des offices de l'Eglise (à côté de "sacerdotal" et "royal") et d'une intuition pertinente sur ce qui va arriver.

J'aimerais dans le reste de cet exposé étayer cette hypothèse et signaler un ou deux aspects de l'évolution de cette pensée.

4. Les racines spécifiques de l'EPER : l'héritage des années 1930-40

4.1. Cet héritage est apparent à de nombreux niveaux.

4.1.1. Niveau biographique, personnel

Nous savons que les milieux oecuméniques de Genève des années 30-40 étaient opposés au nazisme, et que pour les Eglises allemandes, Genève était un lieu d'information et de concertation décisif pendant toute la guerre. Bonhoeffer travaillait avec le département jeunesse, par ex.. Lorsque la FEPS, par son président, le pasteur A. Koechlin, oecuméniste convaincu, nomme en juin 1944 le pasteur Hans Heinrich Brunner comme secrétaire de la "Commission de la FEPS pour l'entraide après-guerre" (première appellation de la future l'EPER), il choisit quelqu'un qui travaillait depuis 2 ans dans ce qui allait devenir le COE et qui avait participé à des actions d'aide

aux réfugiés juifs dans le midi de la France. H. H. Brunner fut initié et aidé dans la mise sur pied de son travail par l'un des représentants allemands à Genève, Hans Schönfeld, figure importante de l'Eglise confessante, sorte d'ambassadeur secret à Genève. Par la suite, les rapports annuels mentionnent régulièrement des théologiens de l'Eglise Confessante ou proches d'elle : Visser't Hooft, Barth, Bonhoeffer, le Prévôt (Probst) Grüber, Günther Jacob, Werner Krusche, Hromadka, Walter Lüthi, Edouard Schweizer... Une des oeuvres qui a fusionné dans l'EPER était "L'Entraide protestante suisse à l'Eglise confessante d'Allemagne" et son directeur Paul Vogt était connu pour aider les réfugiés juifs à s'installer en Suisse, même clandestinement.

Une réunion a lieu avec Karl Barth et Emil Brunner à la FEPS en 1944 déjà pour préparer une action visant à éviter la mise à ban de l'Allemagne après la guerre.

Les deux premiers secrétaires centraux de l'EPER, M.M. Heinrich Hellstern et Hans Schaffert, étaient eux aussi des théologiens affiliés directement à cette famille confessante.

4.12. Niveau biblique

Les commentaires et allusions bibliques dans les rapports annuels sont fréquents dans les premières années. Là aussi on remarque des traits caractéristiques des milieux confessants, comme par exemple :

- de fréquentes citations de l'Ancien Testament. Ainsi le commentaire du pasteur Vogt sur l'aide aux réfugiés de 1943 s'ouvre-t-il par la citation du Psaume 146: *"Heureux l'homme qui a pour secours le Dieu de Jacob...- il fait droit aux opprimés,... veille sur les réfugiés..."*
- ou dans le rapport de 1956, une citation d'Esaïe 57.15: *"Je suis avec l'homme contrit et humilié"*, et d'Esaïe 58.7: *"Partage ton pain avec l'affamé"*.
- une forte concentration christologique, en particulier sur la mort et la résurrection du Christ comprise comme pivot de l'histoire du monde. Jésus incarne très matériellement la volonté de Dieu et invite à la suivance.

Pour ses 30 ans, l'EPER avait rédigé quelques principes de son action, applaudis par l'Assemblée de la FEPS. Le premier débute ainsi : *"Toute vie et toute action chrétienne procèdent de Jésus-Christ qui s'est essentiellement identifié avec la souffrance des hommes dans le monde. Si sa mort est l'ultime conséquence de cette souffrance, sa résurrection inaugure une vie nouvelle dans l'assurance du règne à venir"*.

En 1951 déjà on pouvait lire que le véritable mobile de l'entraide chrétienne n'est ni l'émotion passagère, ni le devoir moral du citoyen suisse épargné par la guerre, mais Matthieu 25:40: *"En le faisant au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous le faites"*.

Le Christ est l'image de l'homme rejeté que l'EPER rencontre dans son travail. Dans un commentaire passionnant pour les 10 ans de l'EPER, sur lequel je reviendrai, Jésus est comparé au Samaritain de la parabole.

Ailleurs (1975), l'action de l'EPER est justifiée par l'ordre du Christ *"donnez leur vous-mêmes à manger"*. (Luc 9.13)

4.13. Niveaux théologique, ecclésiologique et politique

L'impossibilité de distinguer utilement ces niveaux est en elle-même un indice de cette héritage confessant et du genre de vision qui guide le travail de l'EPER. On pense bien sûr à la phrase de Barth sur la lecture nécessairement conjointe de la Bible et du journal. On pourrait dire que le mandat de l'EPER était de témoigner que les Eglises suisses lisent aussi le journal et de rendre cette lecture concrète. Elle présuppose une vision théologique, mais on ne lui demande pas d'en parler. Je note cette phrase, jetant un regard sur les débuts de l'EPER après 40 ans : *"Le discernement évangélique des fondateurs devait conduire à un comportement politique plus évident"*... La Parole de Dieu est nécessairement politique car elle représente l'exigence de Dieu d'être le Seigneur de sa Création.

Ou encore cette remarque bilan, après 40 ans d'entraide : *"L'entraide n'est point une goutte d'eau dans la mer, ce sont des gouttes d'eau qui redonnent vie à un sol aride, signe d'une tenace résistance"*.

Partie avec ce genre de présupposé, l'EPER s'engageait sur un chemin étroit, où les tensions et conflits ne manquèrent pas avec les autorités politiques, les pouvoirs économiques mais aussi avec les directions d'Eglise. Car le Christ n'est pas "que" le Seigneur du monde. Il est "en outre" le chef de l'Eglise. Et à relire ces rapports, on ne sait pas toujours très clairement ce qui est le plus difficile pour lui ...

Ce positionnement, riche mais délicat, s'enracine aussi dans l'analyse de ce qui s'est passé entre 1932 et 1945 en Europe.

Au vu des antécédents biographiques des fondateurs de l'EPER, MM. Keller, Vogt, Hellstern, Schaffert, et en particulier de leur engagement pour les Juifs, il est compréhensible que l'Holocauste représente pour eux un tournant radical dans l'Histoire et dans la théologie. Leur attachement à l'Eglise Confessante fonde l'approche critique du travail de l'Eglise, de son fonctionnement et de son discours, et ceci jusqu'à aujourd'hui. Enfin, Auschwitz fonde également

une approche moderne et presque anti-missionnaire du travail de l'Eglise et l'engagement en faveur d'un développement laïc. ²

Concernant strictement l'aspect théologique et ecclésiologique, je relèverai les éléments suivants : le constat en Europe après 12 ans de nazisme est terrifiant, autant sur le plan culturel que sur le plan ecclésial. A tel point que les premiers rapports de 1946 à 1949 portent des titres comme "Signes de la vitalité de l'Eglise", "Traces de la miséricorde divine" ou "La Lumière luit dans les ténèbres". Il faut en fait s'étonner que l'Eglise existe encore et en louer le Seigneur.

Dans son regard en arrière après 10 ans d'activité, le pasteur Hellstern relit l'histoire récente à la lumière de la parabole du Bon Samaritain (Luc 10.25-37). Ses propos, saisissants, sont regroupés sous 3 mots : Détresse ("Not") - Faute ("Schuld") - Miséricorde ("Barmherzigkeit").

J'en résume rapidement le contenu :

Détresse : Les brigands de la parabole sont le nazisme et la deuxième guerre mondiale qui ont laissé au bord de la route des dizaines de millions de morts et de réfugiés. Beaucoup aimeraient déjà oublier le malheur de ces gens. Mais les parents et les amis des victimes d'Auschwitz et de Dachau ne peuvent pas oublier. Ce conflit a connu une démesure inhumaine. L'attaque des brigands est l'expression du péché de l'homme.

Une horreur particulière est celle des chrétiens participant à ce brigandage au nom de leur foi, encore aujourd'hui. Et ceci a eu lieu dans une société où l'on prêche l'Evangile depuis 2'000 ans, et pas ailleurs.

Faute : Tous ceux qui passent à côté du blessé sans s'arrêter sont fautifs. Jésus pense d'abord à l'Eglise, car il cite en premier les prêtres et les lévites. Il est plus facile de se consacrer seulement aux choses divines. Tous les pasteurs savent bien prêcher sur la faiblesse de l'homme. Mais aucun n'a montré de la compassion. Leur prédication est une offense à Dieu ("Gotteslästerung"). Nous tous avons passé sans nous arrêter lors des attaques contre les juifs, et nous continuons à le faire en passant à côté des réfugiés. La paix n'est qu'une absence de guerre. Car d'autres bombes plus terribles encore se préparent maintenant. Savons-nous apprécier la patience de Dieu ? Nous sommes-nous convertis ?

Miséricorde : Peu importe si elle est authentique ou intéressée, si elle est l'oeuvre de quelqu'un de bonne ou mauvaise réputation. Les samaritains ne sont pas des gens comme il faut, ils n'ont pas les idées qu'il faut, ils ne croient pas "juste". Mais eux pratiquent la miséricorde que l'Eglise ne pratique pas. Dieu peut être chez un athée et il peut ne pas être dans l'Eglise. Pratiquer la miséricorde, c'est suivre le Christ. Notre tâche est de nous asseoir avec le samaritain et de collaborer avec lui.

² cf. plus bas, p.14

Voilà un constat très clair dans sa dureté. Les traces de la miséricorde divine (qui n'est pas remise en doute) doivent être cherchées, car elles ne sont plus apparentes. Dans le premier rapport annuel (1946-47), je note cette phrase: *"On a l'impression qu'on oublie de plus en plus que l'être humain, cet être mystérieux, est en fait l'image de Dieu, et que par conséquent chaque être humain, donc chaque réfugié et chaque laissé-pour-compte porte la dignité inaliénable d'homme"*. Et en 1947 encore : *"(Dans l'Eglise allemande), il importe de soutenir les forces capables non seulement de consoler le peuple mais de lui montrer un chemin conduisant à une vie nouvelle. Nous voulons soutenir ceux qui non seulement ont osé dire "non" à la mégalomanie nazie, mais qui considèrent actuellement les souffrances de leur peuple torturé comme une conséquence de cette folie... ceux qui osent prononcer le mot "repentance" " - ce ne sont pas toujours des hommes d'Eglise. L'Eglise est très souvent critiquée dans les premiers rapports annuels.*

Bien sûr ces propos sont datés, et pas mal de choses ont changé depuis, y compris dans l'Eglise. Néanmoins, il serait erroné de n'y voir que la marque d'un contexte maintenant révolu. En effet, 25 ans plus tard, dans le rapport de 1971, on peut lire une fable tout à fait mordante sur l'Eglise. L'auteur imagine un "rapport des services secrets" écrit sur l'Eglise : on peut y lire, entre autres :

L'Eglise "continue de consoler en attendant la félicité d'un paradis futur. A certaines conditions, elle peut dès lors continuer à occuper sa place (c'est de toute façon sans importance !). Mais elle doit s'y comporter correctement et y rester tranquille. Elle peut à l'occasion y rendre service comme souffre-douleur et bouc émissaire, rôle qu'il est bien rare qu'elle récuse avec énergie car elle entretient un état permanent de mauvaise conscience et un sentiment de culpabilité.

Elle ne doit être ni trop à gauche ni trop à droite. Elle ne doit ni trop parler ni se taire complètement. Elle n'a pas à se risquer sur le chemin des aventures et des réformes. Il est préférable qu'elle paraisse un peu vieillotte. Elle ne se laissera impressionner que temporairement par les groupes progressistes. L'essentiel c'est qu'elle reste à la place que l'Etat et la société lui ont assignée sans aller trop loin, ni surtout dépasser les limites qu'on lui a fixées. Dans ce cadre, elle aura toute liberté d'action. Elle pourra s'exercer à l'autocritique et discuter autant qu'elle le voudra. Elle le fera avant tout dans les innombrables conférences ecclésiastiques où l'on parle avec abondance (et plus rarement avec efficacité). Mais il faut qu'elle respecte les normes que lui fixent les chefs spirituels et temporels. Au reste elle continue à jouer un certain rôle social. C'est pourquoi elle doit en rester au conformisme de rigueur.

Le prétendu "Seigneur de l'Eglise" est un concept à usage interne et représentatif. A l'occasion, il peut aussi servir de prétexte. Au reste, il est tellement et systématiquement mis en question par

les milieux mêmes de l'Eglise, qu'une insécurité et un doute permanent existent. Cela fait partie du programme. Et c'est dans ces discussions que les gens d'Eglise oublient l'essentiel."

D'aucuns se sont étonnés de cette position ecclésio-critique de l'EPER, alors qu'elle en est l'oeuvre officielle et représente la FEPS dans quantité de situations. Mais le thème de "l'athéisme de l'Eglise" est très central dans l'approche spirituelle de l'EPER. Il est intimement lié, historiquement et théologiquement, aux conditions de sa naissance.³

Remarquons encore en 1953 une importante citation de J. Hromadka : "Si l'Eglise du Dieu vivant n'écoute pas la parole du Dieu vivant, c'est l'Eglise sans Dieu. Cela ne m'intéresse pas de savoir si le monde est athée ou non, mais la pensée qu'une Eglise puisse être sans Dieu m'effraye"⁴.

Dans l'esprit des pères de l'EPER, un nom résume le tournant tragique de l'histoire de l'humanité, un tournant qui aurait pu remettre en cause le pivot central qu'est la résurrection du Christ: Auschwitz. Auschwitz est à l'histoire de la foi chrétienne ce qu'Hiroshima est à l'histoire du monde. Et le travail de l'EPER s'est construit à partir de cette conscience-là, et dans le prolongement de la confession de Barmen (1934) et des thèses de Pomeyrol (1940), des déclarations de Stuttgart (1945) et de Darmstadt (1947) sur la culpabilité de l'Eglise allemande.

Cet esprit prophétique n'est pas toujours évident à porter en tant qu'oeuvre officielle de la FEPS. Il a provoqué moult controverses lorsqu'il s'exprimait clairement dans certains choix de projets ou des décisions d'ordre politique. Ce qui m'a frappé en reparcourant l'histoire, c'est de voir malgré tout à quel point cet esprit a inspiré des décisions profondément lucides et intuitivement correctes à propos du développement de la société en général, et de la place et responsabilité des Eglises en particulier.

Avec le recul, on peut constater la pertinence des choix stratégiques de l'EPER, des réponses données concrètement aux questions telles que: "où être présent, quels thèmes privilégier, quels critères pour choisir où et comment aider". Voici quelques exemples :

- L'Holocauste et l'impuissance des Eglises pendant le nazisme marquent définitivement la fin de la civilisation chrétienne. Pour les fondateurs de l'Eglise Confessante, cela ne faisait déjà pas de doute dès les années 1920. Mais maintenant tout le monde peut le voir. Les Eglises ne sont

³ Je crois que la position de l'EPER aujourd'hui par ex. sur la question de la stagnation des rentrées "Terre Nouvelle" ou des "contributions statutaires" gagnerait à être envisagée sous cet angle plutôt que sous celui, suspicieux, de rivalité ou de soifs de pouvoir.

⁴ Josef Hromadka, pasteur tchèque, disciple de Karl Barth, a tenté de contribuer au dialogue entre chrétiens et marxistes dans son pays. Il mourut peu après 1968 et le "printemps de Prague". On comprendra par ailleurs grâce à cette citation un peu de la position de l'EPER face aux pays et aux Eglises de l'Est pendant la "Guerre froide".

que des petites minorités et ne représentent plus la nation. Le secrétaire central note : "Nous ne pouvons pas repartir comme avant, trop de choses ont changé". Tout doit être plus simple et modeste (1965). Les Eglises doivent accepter de vivre en petit troupeau. Il s'agit donc pour l'EPER d'aider les communautés de base à retrouver un enracinement en Christ et à ne pas encourager les rêves et projets de restauration de la grandeur des Eglises d'Europe. Après avoir livré des baraques de chantier comme lieux de culte, l'EPER a fait construire des "Eglises d'urgence" (Notkirchen), qu'il faut aussi voir comme une manière d'apprendre à vivre l'Eglise dans la précarité et le provisoire. Ces Eglises étaient très sobres, rapidement construites, surtout en bois.

- Non seulement les chrétiens sont devenus une minorité et cela n'est pas dramatique, mais en plus ils sont appelés à collaborer à la reconstruction matérielle de la société laïque, à jouer activement le rôle de serviteur. L'EPER a rapidement soutenu les projets diaconaux des Eglises pendant que d'autres claironnaient encore la mission chrétienne prétendument civilisatrice.
- L'attachement au Christ prime en définitive sur celui à l'Eglise. Et les autorités sont à mesurer strictement à leur respect des commandements de Dieu. On retrouve là cet esprit critique, de veilleur, mentionné plus haut - esprit qui a permis à l'EPER de travailler intelligemment en Europe de l'Est comme à l'Ouest, privilégiant le maintien de relations avec des témoins, quitte à surprendre des hiérarchies.
- Refuser les divisions du monde créées par l'homme, que ce soit face à l'Est ou au Sud et rappeler sans cesse l'universalité de l'Eglise par des engagements concrets en leur faveur. Développer une vision européenne de l'Eglise tout comme une approche globale du destin de la planète.
- Sortir des frontières confessionnelles strictes. L'Eglise n'a une chance et une raison de survivre que par un rapprochement oecuménique. Ce n'est pas un hasard si l'EPER choisit de s'appeler Entraide protestante (evangelisch) et non réformée. Outre le fait que cela respecte la présence des méthodistes dans la FEPS, on a voulu ainsi renoncer à une coloration strictement confessionnaliste et favoriser la possible création de ponts interconfessionnels. L'unité de l'Eglise est une annonce de l'unité d'un monde réconcilié. Une référence explicite est faite dans ce contexte au réformateur Bullinger qui, à son époque déjà, insistait beaucoup sur rapprochement interprotestant.
- Cette vision anticipatrice, on la retrouve aussi dans les années 50, lorsque l'EPER décida d'intervenir dans le "Tiers-Monde" pour lutter contre les causes de l'émigration et de la misère.

- Ou lorsque le rapport annuel débute par des réflexions sur le village qu'est devenu le monde grâce aux télécommunications et le poids énorme que vont prendre les médias grâce à cela. Nous sommes en 1964 !
- Ou encore en 1972 lorsqu'on peut lire qu'il faut arrêter de parler d'aide au développement ou en 1974 lorsque, au vu de l'évolution de nos sociétés, on veut renforcer ou instituer dans l'Eglise un nouveau ministère, celui de la contestation.

Voilà pour ce rappel historico-théologique des racines confessantes de l'EPER. On peut ajouter à cela - sans pouvoir entrer plus avant dans le détail, que ces racines confessantes ont elles-mêmes leur origine, partiellement en tout cas et pour quelques uns des témoins de l'époque dans le courant du christianisme social et du socialisme chrétien du début du siècle. Des noms comme Wilfred Monod ou Elie Gounelle viennent à l'esprit à côté des célèbres Ragaz et Blumhardt.

Mais on peut retrouver en plus les traces de cet esprit confessant dans l'élargissement des mandats de l'EPER et de sa manière d'organiser son travail. Il y a des liens entre le choc de l'Holocauste et

- **le travail avec les réfugiés**
- **l'engagement dans le développement**
- **la promotion du laïc**
- **la théologie de la sécularisation et de la libération.**

4.2. Les réfugiés :

Je peux me contenter de le mentionner sans m'y attarder. Nous avons déjà vu que certains précurseurs de l'EPER aidaient l'Eglise Confessante à faire venir des réfugiés en Suisse, et, après la guerre, à gérer des camps de réfugiés en France, par ex. Dans un texte de 1943, le pasteur P. Vogt voit dans les réfugiés les envoyés, sinon des Eglises, du moins de Dieu lui-même. Ils sont la voix de Dieu appelant l'Eglise à la repentance, à la suivance. L'engagement de l'EPER en faveur des réfugiés remonte directement à 1945.

4.3. Le développement :

Dans le bilan après 20 ans d'EPER, intitulé "Le monde notre voisin", le lien est clairement établi : *"Le grand bouleversement de 1939-1945 a complètement transformé la structure de l'Europe et ses relations avec les autres continents... Les deux guerres mondiales déclenchées par les*

grandes puissances de l'Europe ont marqué la fin de sa position prédominante... Il y a 20 ans seulement, au coeur de l'Europe, les fournaies d'Auschwitz anéantissaient des millions d'être humains. Nous n'avons aucun droit de nous sentir supérieurs aux peuples dits primitifs... Nos obligations ne sauraient se limiter au continent européen... Il ne peut plus être question de poursuivre l'oeuvre missionnaire avec les méthodes conventionnelles et traditionnelles. Notre tâche est infiniment plus vaste que de sauver quelques résidus d'un christianisme traditionnel ou d'appeler quelques hommes à quitter le monde pour entrer dans l'Eglise. Les nations pauvres réclament des nations riches d'origine chrétienne la justice sociale. C'est dire que nous ne devons pas nous borner à les aider mais nous compromettre pour qu'elles accèdent aux richesses du monde. C'est dire aussi que nous demandons pour elles l'indépendance nationale et l'égalité des races. "(Visser't Hooft). Et plus loin : "Nous avons à contribuer aux relations de bon voisinage dans le monde. Et c'est dans la mesure où nous nous conformerons à cette exigence que l'on verra si nous accomplissons la volonté de Dieu"...

Dans le rapport annuel de 1968 (!), on trouve le sous-titre suivant : "Le test de la prédication de l'Eglise, c'est l'aide au développement".

L'argumentation est assez claire : la nécessité d'un engagement dans le tiers-monde n'est pas discutable. Auschwitz est non seulement l'arrêt de mort de l'Eglise multitudiniste et nationale européenne, c'est aussi l'arrêt de tout effort missionnaire traditionnel. Les Eglises européennes doivent devenir des instruments au service des populations, pas seulement en Europe mais aussi, via le développement, dans le soi-disant Tiers-Monde, afin de leur rendre justice.

4.4. Sécularisation et libération :

4.4.1. Sécularisation.

Cette position a comme corollaire, entre autres, l'approbation par l'EPER du développement de la société sécularisée, laïque, pluraliste. On connaît en théologie le courant dit "Théologie de la sécularisation". Harvey J. Cox, Friedrich Gogarten en sont parmi d'autres des auteurs connus. Ils ont essayé d'approcher positivement la sécularisation de nos sociétés, d'un point de vue théologique. Contrairement à la théologie traditionnelle qui ne voyait dans cette évolution que décadence et éloignement de Dieu, ils ont cherché à montrer combien l'origine et les valeurs de la sécularisation étaient liées au rayonnement de l'Evangile. Très répandu dans les années 1950-70 ce courant se réclame, entre autres, de théologiens comme Bonhoeffer et de sa vision d'un "monde adulte, non-religieux". Même si ce courant n'est plus très vivant aujourd'hui, il a eu une certaine importance. Et on sent dans les textes que l'EPER n'avait pas de difficultés à penser, et surtout à agir dans ces catégories. Toutefois, si l'idée de service de l'Eglise dans la société a été fortement soulignée, cela n'a jamais été poussé jusqu'au point de dissolution et d'anonymisation totale de l'Eglise, comme cela fut parfois suggéré par des théologiens radicaux.

Je relèverai deux éléments "racine" de cette pensée dans le mouvement confessant :

- d'abord bien sûr la référence à Bonhoeffer. Non seulement en ce qui concerne la disparition du religieux de la scène publique, mais aussi son ouverture à la collaboration avec des groupes et personnes même séculiers, laïques s'il y va de la crédibilité et du sérieux du message évangélique. Bonhoeffer avait fait le saut en dehors des cercles strictement ecclésiastiques dans la résistance à Hitler et a participé aux préparatifs de la tentative d'assassinat d'Hitler du 20 juillet 1944, ce qui lui a valu la condamnation à mort.
- Harvey J. Cox a écrit son livre phare, le texte de référence de la théologie de la sécularisation, "La cité séculière", dans une cure de Berlin en 1959-60, où il était venu passer une année pour réfléchir à la situation d'après-guerre, et où se réunissaient des cercles de théologiens confessants.

Dans les textes de l'EPER, la volonté de collaborer avec toute personne de bonne volonté est attestée dès la première année, ainsi que, bien sûr, l'approbation voire la nécessité d'une organisation laïque de la société.

Pour mémoire, je rappelle l'interprétation citée tout à l'heure de la parabole du Bon Samaritain où celui-ci est un non-croyant ou un mauvais croyant et où nous sommes, nous chrétiens, invités à nous inspirer de sa bonté et collaborer avec lui. Peu importent les motivations, tant que l'on est d'accord sur le but à atteindre et les moyens pour y arriver. Cette attitude ouverte des chrétiens vis-à-vis d'athées ou d'autres religions est liée chez beaucoup à l'expérience de la résistance commune au nazisme. Les exemples ne sont pas rares de pasteurs allemands, tchèques ou français qui se sont retrouvés dans les prisons ou les camps à côté de détenus communistes, franc-maçons, etc... Ces gens se sont souvent retrouvés après-guerre dans des postes à responsabilité. Et l'expérience commune de la résistance a fait tomber plus tard les réserves idéologiques ou confessionnelles face à des anciens codétenus.

Cette collaboration avec des organismes non-religieux a été mal perçue et très souvent critiquée. Dès le départ, on voit que l'EPER est consciente du côté délicat de l'entreprise. Mais elle continue, pour trois raisons :

- nous restons indépendants et notre identité chrétienne est évidente. Collaboration ne signifie pas absorption.
- on devrait plutôt inverser le regard et constater que l'EPER arrive à représenter l'Eglise dans des milieux et domaines où celle-ci est inconnue ou inexpérimentée. L'Eglise ferait mieux d'être fière de pouvoir négocier via l'EPER directement avec des hautes instances politiques et

économiques. La crédibilité et le sérieux de la présence de l'Eglise en sont renforcées dans ces milieux.

- les besoins sont tellement énormes et la responsabilité est tellement grande que la jonction d'efforts d'origines diverses est précieuse et la concertation nécessaire, pour le bien des victimes et des partenaires. C'est là le critère qui doit gouverner tous les autres.

Cette continuité entre le chrétien et le séculier, on en trouve une expression surprenante dans le rapport de 1948 déjà. L'auteur énumère la liste de tous ceux qui ont fait rayonner l'Evangile en Suisse. Après la mention des évangélistes des premiers siècles et des Réformateurs suisses, on peut lire "et aussi les Pestalozzi, Henri Dunant, Louis-Lucien Rochat" - et très modestement l'EPER se sent inscrite dans cette succession "apostolique".

Toujours dans le même esprit, le titre du rapport annuel de 1970 : *"Dieu n'a pas d'autres mains que les tiennes - et les mains des chrétiens ne sont pas les seules mains de Dieu"*. Et en 1971, cette description des buts de l'entraide, très dans l'air du temps : *"jeter les bases d'un humanisme réel dans un monde dur et hostile pour les déshérités. Elle doit être un signe concret de justice et de paix. Elle doit mettre en évidence les motifs et objectifs de la morale chrétienne : aider l'homme, créature de Dieu, à se libérer de l'oppression"*.

4.42. Libération.

Favoriser la création de la société civile, collaborer avec des mouvements séculiers, partager un idéal humaniste, réclamer la justice et la fin de l'oppression, tout cela ne pouvait que se prolonger dans une sympathie pour la théologie de la libération latino-américaine. L'EPER y voit confirmée sa vision en observant que la théologie de la libération insiste beaucoup sur l'analyse du contexte (politique, socio-économique, culturel et religieux), en utilisant des instruments d'analyses neutres (sociologie, psychologie, économie) pour les confronter avec la foi chrétienne et les fondements bibliques. Citons aussi ces thèses rédigées comme un manifeste pour les 30 ans de l'EPER, et où on peut lire:

"Pour manifester l'amour chrétien par leur vie et leurs actes, les Eglises et leur service diaconal doivent prendre au sérieux toutes les situations dans lesquelles l'homme, notre prochain, manque de liberté et considérer que leur devoir essentiel consiste à répondre à sa soif de liberté. Cet effort doit être assez décisif pour qu'une libération intervienne effectivement et que l'homme soit rendu capable de développer des forces constructives.

Les Eglises et leur oeuvre d'entraide doivent être présentes là où les hommes sont exposés à l'oppression et où l'injustice pratiquée et entretenue à leur encontre par d'autres hommes doit être combattue."

Dès 1961 (Assemblée de New Delhi), la place des pays du Sud dans les rapports annuels devient prédominante.

4.5. Organisation interne.

Cette approbation de l'organisation laïque de la société ainsi que la formulation en termes séculiers de valeurs et d'objectifs évangéliques a des répercussions non seulement sur le genre de programmes d'aide, et sur le genre de partenaires de l'EPER mais aussi sur son organisation interne. Deux mots encore là-dessus avant de conclure.

genre de programmes :

on l'a vu, l'idéal humaniste suffit à l'EPER pour être actif - et les contenus religieux ne sont pas toujours aptes à transmettre l'Evangile. Les programmes restaurateurs des Eglises d'Europe et les projets missionnaires dans le soi-disant Tiers-Monde sont abordés de manière critique.

Dans le papier de synthèse rédigé pour les 30 ans de l'EPER déjà cité, il est rappelé que l'entraide aux Eglises d'Europe doit concerner aussi leurs tâches sociales et concernant le développement, on choisira des projets qui :

- visent une amélioration durable et la garantie des conditions de vie
- sont gérables et gérés sur place
- privilégient la formation, celle-ci étant l'essence même du développement.

genre de partenaires :

Si un certain nombre sont donnés naturellement via les Eglises, on ne se laissera pas enfermer dans des fidélités formelles mais stériles voire anti-évangéliques (cf. la question de nos relations avec des Eglises sud-africaine, ou zaïroise, ou serbe). Au nom de l'Evangile, il est possible et parfois souhaitable de geler des relations ecclésiastiques et d'en ouvrir avec des partenaires d'autres confessions ou sans confession.

organisation interne :

Dans la suite logique de ce qui précède, on peut remarquer les éléments suivants : soutenant la prise de responsabilité dans l'Eglise par des laïcs, des professionnels, on ne s'étonnera pas que sur l'ensemble des collaborateurs de l'EPER sur le plan suisse, on ne trouve - actuellement - que 4 pasteurs. Cette tendance est particulièrement forte en Suisse allemande. Ces 4 pasteurs sont ou ont été employés dans le service Eglises en Europe. Et si une participation des collaborateurs à la vie de leur Eglise locale est la bienvenue, un nombre non négligeable d'employés de l'EPER ne pratiquent activement aucune religion. Notre organigramme interne prévoit plusieurs niveaux d'intervention possible dans la marche de l'entreprise pour chaque collaborateur ainsi que le principe du niveau hiérarchique le plus bas possible pour la compétence décisionnelle.

Dans les rapports parcourus, on note à trois reprises des échos de cette culture d'entreprise qui tente d'être cohérente avec ses principes d'action extérieure.

En 1972 par ex. lorsque l'EPER choisit une politique d'information transparente, ne cachant pas les pannes qui ont pu survenir. Il importe de prendre les lecteurs pour des "adultes capables de réfléchir" et de rompre avec le paternalisme bienveillant d'oeuvres cultivant avec talent la discrétion voire le secret, tradition séculaire et bien ecclésiastique !

De même on insistera l'année suivante, dans la ligne de Martin Buber, sur les vertus du dialogue et la nécessité d'une "culture du dialogue", seule garante d'un esprit démocratique. J'ai été souvent frappé lors de mes lectures du nombre de points d'interrogation dans le formulé du texte. Toujours à nouveau, les exigences ressenties de l'Evangile sont formulées sous la forme de questions et non de thèses, signe d'une pédagogie ouverte et interactive.

5. Conclusions :

Les racines théologiques de l'EPER sont assez clairement identifiables. L'originalité n'est pas dans les idées, mais peut-être dans la tentative de diriger le travail d'une entreprise par ces principes, et de garder cet héritage vivant, 60 ans après. Parce que pendant longtemps, le secrétariat de Zürich s'occupait de tout, nous avons peut-être eu l'impression en Suisse romande que l'EPER était quelque chose d'étranger, voire de suisse allemand (!). Pourtant le monde francophone n'a pas été avare de ce genre de voix : Madeleine Barot, Georges Casalis, André Bieler (souvent cité dans les rapports), Pierre Bonnard, Marcel Pasche, Francis Gschwend sont parmi d'autres des gens de cette ligne-là.

J'aimerais en conclusion essayer de revenir sur certains éléments forts de ces racines et les placer dans notre contexte actuel, autant celui de la fin du siècle que celui de Terre Nouvelle. Je retiendrai 3 domaines: l'ecclésiologie, l'éthique et l'eschatologie. Le tout évidemment dans une compréhension de la foi après Auschwitz.

Peut-être faut-il très sommairement commencer par là.

5.1. Après Auschwitz

Le choc n'a pas été que moral ou émotionnel. On a écrit des rayons de bibliothèque sur la révolution de la pensée théologique après Auschwitz. Il est difficile de résumer cela en dix lignes. Mais pensez par ex. qu'on a parlé d'une "théologie de la mort de Dieu". Auschwitz marque, fondamentalement, sinon la mort de Dieu, du moins la fin de sa toute-puissance. Il n'est plus possible d'affirmer que Dieu est tout-puissant après l'Holocauste.⁵ Donc la transcendance de Dieu

⁵ Ce n'est pourtant pas le premier ni le dernier génocide de l'histoire. Mais le fait qu'il se soit déroulé au coeur de l'Europe « chrétienne » et qu'il ait visé le peuple juif, lui ont donné un statut particulier.

doit être sérieusement redéfinie. Beaucoup de théologiens l'ont simplement aplatie, ont converti toute la verticalité en horizontalité - d'où la notion de la mort de Dieu. Les indices relevés dans les textes de l'EPER ne vont pas si loin, tout comme la majorité des théologiens confessants. Mais ils observent une certaine réserve à parler de la transcendance de Dieu. Son impuissance s'est exprimée à Auschwitz. Et cela fait comprendre que la transcendance n'est plus à chercher au ciel (où elle est aussi, mais y reste inatteignable et finalement peu intéressante), mais surtout sur la terre. L'impuissance de Dieu rejoint celle des hommes, Dieu pleure avec son peuple, Dieu résiste avec son peuple, Dieu lutte avec son peuple.

Un corollaire apparemment paradoxal de cette thèse est la lutte contre l'idolâtrie. C'était déjà le cas pour l'Eglise Confessante. L'idolâtrie nazie était beaucoup plus dangereuse pour l'Eglise que l'athéisme communiste par exemple. Après Auschwitz, le trône de Dieu est quasi "vide", en tout cas, on ne le regarde plus avec les mêmes attentes. Il importe qu'il reste vide, comme la place du pauvre ou du Messie dans l'hospitalité juive. Et le discours théologique sera très féroce contre toute idole que les hommes ou les Eglises voudront installer sur le trône, qu'elle s'appelle économie de marché, race, pouvoir, sécurité ou énergie cosmique.

L'arrière-fond remplacé, revenons à nos trois domaines.

5.2. Ecclésiologie :

L'EPER a assumé souvent un rôle prophétique, rappelant à l'Eglise pieusement chantante à l'abri de ses murs ce qui et ceux qui l'attendaient dehors. L'Eglise a montré son impuissance sous Hitler, rejetant même ses fidèles qui s'opposaient à lui. (Un tribunal allemand a réhabilité juridiquement seulement le 1er août 1996 les comploteurs du 20 juillet 1944, dont D. Bonhoeffer). Le rappel constant à son devoir de manifester sa foi par des actes va de pair avec l'expression de son humilité. La nécessaire modestie de l'Eglise peut être fondée de plusieurs manières. Le rappel que l'histoire de l'Eglise est très souvent une histoire de violence et d'intolérance n'est pas la moindre. L'Eglise décide souvent sans Dieu et chez elle aussi les idoles rôdent, qui ont pour nom gloriole personnelle, pouvoir, rhétorique, etc... C'est l'Eglise qu'il faut d'abord convertir, avant le monde ! Après Auschwitz, il n'y a plus beaucoup de place pour la mission en dehors du cadre existant. Ce n'est que lorsque l'Eglise aura fait acte de repentance et montré qu'elle ne tient pas à ses privilèges qu'elle sera crédible comme Eglise du Christ.

Je ne résiste pas au plaisir d'une citation de D. Bonhoeffer dans son "Ethique" (p. 86-87):

L'Eglise confesse ne pas s'être acquittée avec suffisamment de clarté et de franchise de sa mission, qui consiste à annoncer le Dieu unique qui s'est révélé en Jésus-Christ pour tous les temps et qui ne tolère pas d'autres dieux à ses côtés. Elle confesse sa lâcheté, ses déviations et ses dangereux compromis. Elle a souvent renié sa mission, qui est de veiller et de consoler, et a fréquemment refusé ainsi la miséricorde qu'elle devait aux exilés et aux méprisés. Elle était muette alors qu'elle aurait dû élever la voix parce que le sang des innocents criait au ciel. Elle

n'a pas trouvé la bonne parole, dite de la bonne manière et au bon moment. Elle n'a pas résisté jusqu'au sang au reniement de la foi; elle est responsable de l'impiété des masses.

L'Eglise confesse avoir pris en vain le nom de Jésus-Christ pour avoir eu honte de lui devant le monde et pour n'avoir pas combattu avec assez de vigueur l'abus de ce nom à une fin injuste. Elle a toléré que violence et injustice fussent faites à l'ombre du Christ. Elle n'a pas protesté lorsqu'on insultait ouvertement le nom le plus sacré, et a ainsi favorisé le sacrilège. Elle reconnaît que Dieu ne laissera pas impuni celui qui, comme elle, a pris son nom en vain.

Récemment le Pape a proposé que pour l'an 2'000, l'Eglise catholique avoue ses fautes du passé. Rapidement, on a vu un groupe d'évêques italiens publier un texte argumenté qui concluait, lui, que pour ce genre de choses, il était "préférable d'attendre le jugement dernier". Et qu'en est-il de nos Eglises aujourd'hui, si sourcilleuse de chaque pouce de leur pouvoir régional ?

Outre les notions de fidélité et de service qui devraient guider la vie de l'Eglise, il y a aussi celle du peuple de Dieu, qui est plus large que l'Eglise. La transcendance de Dieu, sa grâce incontrôlable et abondamment généreuse fait que l'Eglise ne peut pas regrouper tous les membres authentiques du peuple de Dieu. Et autant il y a d'athées dans l'Eglise, autant il y a des croyants grâciés hors des structures de l'Eglise. Si sur le plan paroissial ou spirituel, il n'est peut-être pas simple de discerner qui fait partie vraiment du peuple choisi, sur le plan de la vie pratique et de l'entraide, c'est un peu plus facile. Pour l'EPER, longue est la liste des témoins de l'amour de Dieu qui portent des étiquettes agnostiques, athées, animistes, musulmans... Tous ceux qui mettent en pratique l'amour et la justice sont pour nous aussi importants que des conseils synodaux.

5.3. Ethique :

Cela nous amène au domaine éthique. La réflexion de l'EPER est bien évidemment constamment d'ordre éthique. Son mandat, disais-je, est de s'assurer que l'Eglise lise vraiment le journal et pas seulement la Bible. Cela ne signifie pas que l'EPER doive lire le journal à la place de l'Eglise - attente qu'on peut parfois percevoir chez certains. N'étant qu'un instrument ne disposant pas de fonds propres, l'EPER est pour l'Eglise le rappel constant du "devoir faire" après le dire, de veiller à traduire en actes tangibles et en argent les déclarations d'intention. On a l'habitude de beaucoup parler dans l'Eglise. Mais on vit parfois dans l'idéalisme le plus naïf, ou le plus inconscient, en imaginant que les mots changent facilement les choses. L'expérience de 50 ans d'entraide et de gestion de projets nous rend à l'EPER prudents en belles déclarations mais généreux en actes, et convaincus que sans implications financières, les paroles de l'Eglise sont des faux témoignages, convaincus aussi que provoquer des changements et des améliorations dans le monde repose plus sur des choix de soutiens financiers que sur des prédications fraternelles.

Je trouve personnellement que l'obligation qui est la nôtre à l'EPER de gérer des dons de manière responsable et de choisir les lieux où l'investissement vaut la peine est l'une des tâches les plus délicates mais les plus passionnantes. Se donner les moyens de ses objectifs devrait être le b-a-ba

de toute formation pastorale - et c'est une chose que l'on apprend rapidement en travaillant à l'EPER. Mais cela implique aussi de choisir des objectifs qu'on peut atteindre avec les moyens qu'on a ou qu'on peut obtenir. C'est une leçon de réalisme absolument salutaire. Dieu ne nous demande que ce qui nous est possible.

La question de la gestion des dons est aussi liée à cette éthique : plusieurs critères entrent en jeu; outre les valeurs évangéliques comme le rayonnement, la justice, la paix, etc., il y a ceux de la transparence, de l'efficacité, du suivi, par ex.. Notre tâche est de faire fructifier l'aide, quelle que soit son origine (on pourrait d'ailleurs se demander si nous ne blanchissons pas l'argent de la culpabilité chrétienne). La gestion de l'aide sur place est tout aussi décisive que le fait d'en apporter. On peut donc et on doit aussi parler d'efficacité et, en cas de choix à faire, privilégier les endroits où l'aide sera le plus démultipliée. C'est un sujet étranger à la vie des Eglises, habituées à la gratuité et à l'absence de contrôle sur les résultats.⁶

Car si l'amour du prochain est notre seule motivation, il doit être aussi notre seul critère. Cela signifie par ex. que toute structure Terre Nouvelle ne doit être mesurée qu'avec le critère suivant : cela aide-t-il vraiment et directement d'abord nos partenaires ? Il y a dans la vision d'une seule oeuvre Terre Nouvelle un peu du fantasme d'une Eglise enfin unie face à un monde simple et facilement compréhensible. Or à l'heure actuelle, il semble que ces structures profitent plus aux Eglises suisses et à l'image qu'elles aimeraient se donner qu'aux partenaires dans le besoin

Un mot encore sur l'éthique professionnelle de l'EPER. Le mot-clé est déjà lâché: professionnalisation. Au plus tard au moment où l'Eglise sort de ses murs, où les chrétiens quittent la liturgie, ils ont en face d'eux une société civile organisée, et plutôt bien organisée dans l'ensemble. Dans la grande majorité des cas, le monde n'a pas attendu l'Eglise pour aider les plus pauvres. Tout comme le débat avec les sciences humaines est un défi constructif pour la théologie, la confrontation de l'aide des Eglises aux techniques, méthodes et organisations laïques est salutaire pour l'Eglise. La spécificité chrétienne n'est pas à chercher d'abord dans des techniques ou des programmes particuliers, mais éventuellement dans les partenaires et surtout dans la vision qui anime ses auteurs. N'y a-t-il pas un peu d'arrogance chrétienne à prétendre avoir des règles "chrétiennes" de développement ou à défendre une prétendue meilleure qualité des programmes chrétiens par rapport aux autres ? Le professionnalisme implique d'accepter d'être remis en question par des collègues d'autres organismes laïcs, voire d'accepter d'apprendre. C'est un but à atteindre pour nous. Car il est aussi une garantie pour les partenaires. Les contrats signés, les accords, les principes patiemment négociés ensemble avec les partenaires doivent être protégés.

⁶ Peut-être y a-t-il là quelque chose d'utile pour les Eglises. En tout cas, il semble nécessaire d'éviter que les Eglises imposent aux Oeuvres leurs méthodes de gestion et de direction traditionnelles. Celles-ci ont peut-être leur raison d'être pour le "ménage interne", mais sont totalement inadaptées pour des oeuvres d'entraide.

Car les chargés de projets changent, les ATN changent, les conseillers synodaux et les membres du CRTN vont et viennent, mais les partenaires et leurs défis restent.

Le rapport annuel de 1975 était intitulé : "Faire ce qui est possible" et donne bien le ton de notre éthique, en même temps qu'elle cite encore une fois un théologien confessant, D. Bonhoeffer. Celui-ci est cité encore dans un autre texte avec cette belle définition de notre motivation et de notre chemin : "pro-existence" ou "être-là-pour-les-autres", en leur faveur.

5.4. Eschatologie :

Cela nous amène au 3ème thème, celui de l'eschatologie, plus précisément celui du rapport entre notre action et le salut final du monde.

Dans une tradition réformée, il ne saurait évidemment être question de salut par les oeuvres... Toutefois, ce danger n'est pas entièrement écarté et ressurgit sous d'autres formes.

Je n'ai pas besoin d'insister sur "la nécessité de faire quelque chose" tellement ressentie aujourd'hui par tout un chacun. Plus nous nous sentons perdus et impuissants dans ce monde, plus nous sommes sur- et désinformés, plus nous ressentons le besoin de faire quelque chose de concret, - pour pouvoir nous aimer nous-même un peu mieux !

Ce genre d'attitude n'est pas admissible en Eglise. Si nous donnons, c'est parce que nous sommes sauvés gratuitement et que nous sommes convaincus de cela.

Mais le danger est sournois. On en revient là aux conséquences de la théologie après Auschwitz. A partir du moment où la transcendance est à chercher chez l'autre et pas au ciel, à partir du moment où l'être-là-pour-les-autres est l'indispensable manifestation de la foi, à partir du moment où, comme le dit le document théologique de base DM/EPER/KEM/PPP, la communauté a "le pouvoir, la capacité de créer et de multiplier... des espaces de vie... marqués par l'espérance de la bonne nouvelle", on est susceptible d'être tenté par l'idée que finalement le sort de la planète dépend entièrement de nous, -et d'être très frustré par les résultats.

Nous sommes là sur le fil du rasoir. La question de l'esprit dans lequel nous aidons reste délicate. Laissons-nous jusqu'au bout la dernière place à Dieu ou bien pas tout à fait ? Sur ce plan, les théologiens de l'EPER rédacteurs des divers papiers lus me semblent bien maintenir la dialectique, et distinguer entre ce que nous avons indiscutablement à faire sur cette terre, comme chrétien, et ce que Dieu en fera le moment venu. Cela peut paraître décourageant; personnellement je trouve cela plutôt libérant. Car Dieu m'a donné une tâche à accomplir, et il faut la faire, mais il faut la faire en sachant que Dieu a d'autres mains que les miennes et que c'est lui finalement qui choisit ce qui fait le mieux avancer son règne.

Bonhoeffer disait ainsi: *"Il n'est pas plus difficile à Dieu de venir à bout de nos fautes et nos erreurs que de nos prétendues bonnes actions. Mais il ajoutait juste après: Si le jugement dernier est pour demain, nous cesserons le travail pour un avenir meilleur, mais pas avant"* (Résistance et Soumission).

Sa distinction entre “ le dernier ” et “ l’avant-dernier ” mérite d’être rappelée ici, et surtout la relation entre les deux: nous sommes dans “ l’avant-dernier ”. Mais il n’est pas dévalorisé par la réalité dernière, Dieu. Au contraire. Par l’incarnation, par la mort et la résurrection du Christ, Dieu a définitivement valorisé la terre et ce qui s’y passe. C’est parce que nous croyons en la victoire finale de Dieu que nous osons et pouvons nous engager pour la justice, la paix et la création. L’avant-dernier n’est pas une antichambre plus ou moins confortable ou angoissante, mais c’est le lieu de la Révélation. Il n’y a pas d’autre vocation pour nous que d’habiter ce lieu en le modelant aux formes de l’Evangile.

Et je terminerai par une citation de Barth que j’aime bien et qui, je crois, synthétise avec force, humour et pertinence le message d’espoir que Dieu adresse à son Eglise malgré ses faiblesses et qui lui redonne courage lorsque rien ne va plus :

"Simplement: ne baissez pas les bras.
Jamais ! Car Quelqu'un gouverne :
pas seulement à Moscou ou à Washington ou à Pékin;
non, Quelqu'un gouverne,
et cela ici sur la terre,
depuis le ciel !
Dieu siège aux commandes !
C'est pourquoi je ne crains pas.
Croyons avec confiance
même dans les moments les plus sombres.
Ne laissons pas sombrer l'espoir,
un espoir pour tous les humains,
pour tous les peuples de la terre.
Dieu ne nous laisse pas tomber
ni aucun d'entre nous
ni nous tous ensemble".

Serge Fornerod, EPER - Eglises en Europe,
Lausanne, septembre 1996

Thèses récapitulatives

1. ORIGINE.

Les fondements théologiques de l'EPER ne proviennent pas d'un mandat de réflexion théologique sur les tâches de l'Eglise. Ils ne sont pas absents ni indifférents pour autant. Ils sont nés en particulier de la nécessité de réfléchir sur le sens et les conditions de réalisation d'une action d'entraide qui devait être brève et qui s'est prolongée. Les fondements théologiques de l'EPER sont liés à la pratique de son mandat, à l'époque qui l'a vue naître et aux personnalités qui l'ont fondée et dirigée.

2. CONTEXTE.

Le mandat de l'EPER n'est pas de faire la théologie de son action, mais de transformer en actes visibles l'expression de la foi des Eglises protestantes de Suisse, de réaliser concrètement leurs choix éthiques dans les domaines qu'elles lui ont confiés.

Les racines de la pensée théologique de l'EPER sont à chercher dans les milieux de l'Eglise Confessante et de la théologie dialectique. L'expérience des Eglises européennes pendant le 20^e siècle sert de référence pour définir l'être et le faire idéal de l'Eglise du Christ. Cette expérience est réfléchie de manière critique et est enrichie par celles des partenaires.

3. CONTENU.

Bibliquement, l'EPER s'enracine dans la mort et la résurrection de "Jésus-Christ, qui s'est essentiellement identifié avec la souffrance des hommes dans le monde" (1975). Le Christ est le bon samaritain, et nous sommes appelés à le suivre.

La vision de l'EPER n'est ni missionnaire, ni évangélisatrice, ni rédemptrice, mais elle relève du témoignage rendu par l'Eglise sur son amour pour le Christ, c'est-à-dire pour les souffrants, les opprimés et laissés pour compte. L'EPER interpelle l'Eglise, lui rappelant l'exigence de la suivance du Christ. Son but n'est pas l'accroissement de l'Eglise mais le bien-être (shalom) de l'humanité.

4. PRATIQUE.

Par sa praxis, l'EPER traduit en réalisations accessibles à tous les valeurs évangéliques d'amour, de paix et de justice. Si son fondement est clairement la foi chrétienne, son action peut l'amener à collaborer avec toute personne partageant les mêmes idéaux.

Son organisation interne et sa collaboration au sein de divers mouvements et organismes en Suisse sont des expressions constamment à ajuster de son mandat. L'EPER est orientée prioritairement sur les besoins de ses partenaires étrangers.